

est si périlleuse, on a été choisir le plus mauvais auteur dramatique de France et de Navarre ! Un public d'hippodrome ira quelque temps s'ébahir au tableau du Cirque. Cette attraction est d'ailleurs la seule. Pour l'interprétation, rien de saillant, si l'on excepte deux figures secondaires où l'on a pu admirer l'athlétisme barbare de M. Schutz et la grâce touchante de Mlle Miéris. Il y a bien Pétrone ! mais comme le rôle est important, et par conséquent mal fait, tout l'esprit de M. Dumény n'a pu le sauver de l'ennui.

Au Théâtre Libre Mme Tola Dorian persévère. Cela s'appelle le **Rocher de Sisyphé**. Ce titre, sur un mélodrame confus et sur le sort duquel je ne m'attristerai pas, symboliserait-il l'effort, après tout magnanime, d'un auteur qui eut parfois quelque talent, mais qui ne consentit jamais à secouer une bonne foi de dessus ses épaules le tourment de ne pas en avoir assez ?

Aux Capucines, M. Mounet-Sully a retrouvé le grand succès qui accueillit, il y a deux ans, ses lectures de Bossuet et de Fénelon. C'est d'un effet superbe. Ces séances, qui ont commencé le 28 mars, se poursuivront pendant toute la semaine sainte.

L. D.

MUSIQUE

Académie nationale de musique : *Astarté*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux. — Théâtre national de l'Opéra-Comique : reprise de *Mireille*.

Les contraires appellent les contraires, comme les excès entraînent les réactions. Cet aphorisme n'est pas exclusivement physique, chimique ou politique, et MM. L. de Gramont et X. Leroux semblent avoir voulu prouver qu'il se peut appliquer aussi à l'art musical. A l'encontre de la mode en effet qui, depuis longtemps, est aux sujets compliqués d'allégories et de symboles nécessitant gloses et commentaires, l'opéra d'*Astarté* met en scène une aventure des plus simples, qui s'explique d'elle-même et où l'au delà ne joue aucun rôle. Sans doute le héros s'appelle Hercule, et ce nom mythologique tout d'abord nous incline vers l'obscurité des antiques légendes. Cependant nous apercevons bien vite qu'il ne s'agit pas ici du véritable vainqueur de Cacus et de l'Hydre de Lerne, du demi-dieu qui, s'il porte en lui les faiblesses de l'hom-

me, conserve cependant la force de leur résister, mais tout simplement d'un robuste gaillard, d'un Hercule selon l'expression populaire, qui n'a de commun avec son prédécesseur que la seule vigueur physique. Dès lors nous ne pouvons que nous intéresser médiocrement à un personnage aussi ordinaire — (*eine so ordinaire Person*, comme disent les Allemands) — qui jette ses armes dès le premier combat qu'il livre sous nos yeux, et sa chute nous laisse insensibles et sans étonnement.

Au premier acte, pourtant, nous avons conservé quelque illusion, alors que devant ses guerriers enthousiastes et de tout son peuple il évoque le souvenir de ses actions d'éclat et dévoile ses nouveaux projets. A Lesbos fleurit l'impure religion d'Astarté ; il rêve de l'abolir. Il ira porter la guerre jusqu'en Lydie, il immolera la reine Omphale, prêtresse de la divinité qu'elle incarne sur la terre, sorte de papesse Jeanne du culte infâme ; et, sur les temples détruits, allumé par ses mains, le feu pur de Vesta brillera d'un éclat vengeur. En vain Déjanire, sa femme, tâche à le détourner de ce dangereux dessein, il s'embarque au milieu des acclamations, tandis que s'accroissent les présages funèbres de l'époque : mauvais rêves et extinction des feux sacrés.

Malheureusement ce matamore qui va-t-en guerre, qui a su nettoyer des écuries mal tenues et dompter des sangliers, des lions, des serpents, des hommes et des centaures perd toute son énergie sous un regard de femme. Ses soldats du reste ne montrent pas plus de caractère. Parvenus aux murs de Sardes, alors qu'il les a quittés un instant on ne sait trop pourquoi, ils sont accueillis par d'aimables personnes « du sexe » qui leur offrent à boire et font sinuer devant eux les plis de leurs tuniques transparentes. Aussitôt, pour les suivre, ils abandonnent leur chef. Celui-ci, à son retour, trouve les portes ouvertes. Il pénètre dans la ville, et bientôt est en présence, d'Omphale voilée. Il l'invective grossièrement et la menace d'un poignard. Mais elle lève son voile et, laissant tomber son arme, voilà Hercule à ses pieds. Sans la moindre révolte, sous l'action fascinatrice de la beauté, en une seconde, il oublie toute sa gloire passée et ses résolutions de morale, se soumet aux humiliations publiques, abjure Vesta, adore Astarté, transforme en descente de lit la peau du lion de Némée, échange ses armes contre une quenouille, puis, ceci fait, attend patiemment le prix de toutes ces complaisances, en

sistant, docile et humble, à une longue cérémonie religieuse présidée par le grand-prêtre Phur.

Dans les fêtes publiques on voit des Hercule (ou des Hercules) faisant la parade au seuil des arènes ; ils roulent des yeux terribles, défient superbement l'inconnu qui osera se mesurer avec eux, puis, lorsque le gant qu'ils offrent a trouvé preneur, leur jactance tombe tout à coup, et ils demeurent indifférents jusqu'au moment du corps à corps et de la facile victoire réglée d'avance. Tout cela, *c'était du chiqué.*

Pourquoi faut-il que, malgré moi, me hante la pensée de ces Hercules vêtus d'un fragment de peau de tigre sur maillot de laine, en voyant l'Hercule de l'Opéra somptueusement couvert d'une peau de lion doublée de peluche ? *L'amateur* ici (« bravo l'amateur ! ») c'est la reine Omphale. Une fois admises les conditions de la lutte (« vous connaissez les conditions de la lutte ?... ») son antagoniste lui aussi, comme les autres, se calme comme par enchantement. Cet impulsif qui, sans réflexion, pour assouvir une passion impérieuse, vient de renier sa vie entière devrait, semble-t-il, éprouver quelque hâte à jouir du prix de sa défaite, supporter malaisément des cérémonies dilatoires et, volontiers, d'un coup de sa massue, faire voler au diable la mitre de ce grand-prêtre empêché de danser en rond. Mais non, très sagement, et cette fois encore sans révolte, il se résigne.

Afin de ne pas le laisser s'éterniser cependant dans cette situation ridicule, Omphale, qui désire en outre placer une intempestive chanson à boire, lui offre un philtre d'oubli, assez inutile en somme, car ce héros ne pense manifestement à rien. Alors, sous une diffuse lumière rose, commence une scène d'amour générale, qui ne semble pas, à dire vrai, consacrée aux seules « amours normales, animales » dont parle Verlaine, mais qui, par l'harmonieuse disposition des groupes et des couleurs, présente un des plus beaux spectacles qui se puissent voir au théâtre. Enfin Hercule se réveille. Ce sommeil a avivé ses désirs, il monte vers la voix d'Omphale qui l'appelle... et le reste se passe dans les ténèbres subitement survenues.

Mais il est, malgré tout, si bien tombé en quenouille que, sur le conseil de Phur, l'astucieux grand-prêtre, seul personnage compliqué et même énigmatique du drame, c'est lui qui demande le mariage après la lettre... à Omphale. Celle-ci, amoureuse pour la première fois, refuse. Elle sait, en effet, qu'à Lesbos les cérémonies nuptiales sont ensanglantées d'une manière particulière autant que rituelle : la victime offerte à

la déesse est le mari. Tandis qu'il se désespère et que, « pour se faire plus belle », elle s'est allée se recoiffer, survient Iole, messagère de Déjanire, et apportant la tunique de Nessus, ce talisman précieux qui doit, au cœur de l'infidèle, rallumer les feux de l'amour légitime. Hercule, toujours naïf, s'en revêt; aussitôt les flammes le dévorent. Sans s'émouvoir outre mesure de ses cris affreux et de l'incendie qu'il propage au palais, Omphale entraîne Iole dont, avec une spontanéité un peu louche, elle a résolu de faire « sa compagne et sa confidente ». Et c'est l'embarquement pour Lesbos, où triomphalement toutes deux abordent parmi des chants et des danses d'apothéose.

Tel est cet opéra, où la psychologie volontairement absente laisse place à la seule physiologie. C'est le poème de la volupté. Pour le chanter assurément la musique possède des cordes, et, dans le cas présent, le musicien l'a parfois victorieusement prouvé; mais sous peine de se réduire au simple rôle d'ébranlement nerveux et d'excitation sensuelle, elle ne saurait faire vibrer ces seules cordes pendant quatre actes. La volupté est un des moments de l'amour, elle n'est pas tout l'amour, et, quelles que soient les caresses qu'Omphale se vante de connaître, leur variété ne peut que retarder l'inévitable lassitude.

M. Leroux, du reste, semble, à cet égard, moins savant que la prêtresse d'Astarté. Il se complait rarement aux caresses; sa musique ne soupire guère, elle brame, elle rugit d'amour, et ses râles passionnés y sont presque des hurlements.

Lui aussi, comme son poète, aura voulu contraster avec les modes récentes. Il a pensé qu'il était temps d'en finir avec les teintes amorties et les sonorités estompées. Peintre amoureux des tons crus, c'est sur champ de gueule qu'il fait sonner sa trompette. Il ne veut pas être confondu avec les raffinés, ces muscadins de l'art, et certes on ne l'accusera pas de suivre ceux qui, épris d'imperceptibles distinctions, se perdent à la recherche de la jolie harmonie. Hercule n'est pas un héros distingué, le compositeur ne l'a pas élu sans raison.

Quelque but que l'on poursuive, quelque préférence que l'on avoue, il faut reconnaître qu'il agit ainsi selon son droit et le féliciter d'obéir à sa conscience. Sa musique est âpre, violente, d'une vigueur raisonnée qui va même souvent jusqu'à la brutalité, tous signes auxquels quelques critiques simplistes reconnaissent exclusivement les marques de la sincérité.

Convenons donc qu'il est sincère, cela est du reste hors de

doute, mais n'exagère-t-il pas cette qualité parfois? Si la recherche perpétuelle est fatigante, l'indiscrète franchise ne l'est pas moins; j'entends que par là il demeure fidèle à sa nature, mais, tout en faisant profession de négliger ceux d'hier, ne demeure-t-il pas un peu trop fidèle aussi à certains enseignements d'avant hier?

Il y a plusieurs années, après avoir assisté à un concert dont le programme réunissait les noms de deux de ses élèves, un maître, membre de l'Institut, prophétisait: « l'un, esprit distingué, fera de la symphonie; l'autre, moins délicat, réussira à la scène. » Cet horoscope, qui devait du reste ne pas se réaliser, l'un et l'autre musiciens s'étant voués à l'art dramatique et le premier avec plus de succès que le second, résumait d'une manière officielle ce préjugé ancien que la musique au théâtre doit être traitée en trompe l'œil, visant avant tout à l'effet immédiat, à la manière du décor, et négligeant les détails, les subtilités, avec la seule préoccupation de faire large, et même parfois de faire gros?

Ces principes ont été longtemps et sont parfois encore enseignés; ils peuvent ne pas convenir à tous les tempéraments, ce n'est pas une raison pour reprocher à M. Leroux de ne les avoir pas absolument méprisés. Mais on se doit de le remarquer.

Ils ne l'ont pas empêché du reste d'écrire le très beau et très expressif chœur de lamentation des Sardes au début du second acte, d'avoir trouvé dans la première scène d'Omphale des accents de séduction vraiment féline, et d'avoir témoigné d'une réelle puissance dans le grand duo du quatrième acte. Mais ils lui auraient permis aussi de ne pas traiter comme mièvreries indignes de lui la prosodie et la déclamation qui, l'une et l'autre, se peuvent accommoder à tous les tempéraments. Ce sont, pourrait-on dire à l'imitation d'Ingres parlant dans son guignol des Beaux-arts, la probité de l'art vocal. Il n'en a évidemment pas souci, non plus que de la tension excessive de son orchestre aux sonorités constamment cuivrées.

Mais, répondra-t-on, ce sont là critiques de détail d'une œuvre qui bannit délibérément le détail. Qu'importe tout cela, si, de ces décors, de ces costumes légers, de ces notes tour à tour hautes et profondes, de ces corps écroulés en troublante pyramide naît une impression qui fait vibrer l'auditeur de bonne foi? Qu'importe, si le public prend plaisir à ces tableaux divers, où résonnent successivement le mode héroïque, le mode lydien et le mode lesbien — si tous veulent admirer la superbe

prêtresse d'Astarté, Mme Héglon, qui ne pourrait être remplacée dans ce rôle sans rendre Hercule incompréhensible et l'œuvre impossible (A. Daudet n'a-t-il pas renoncé à faire voir la fameuse Arlésienne qu'il a craint de ne trouver jamais assez belle pour expliquer l'amour de Frédéri) ; qu'importe, s'ils sont nombreux ceux qui désirent assister à la lutte victorieuse de M. Alvarez contre des trompettes qui le suivent obstinément jusqu'au *la* et aussi aigus ; applaudir M. Delmas le grand-prêtre à la diction si noble, Mlle Hatto, la charmante messagère, et Mme Grandjean d'accent si tragique en Déjanire !

Oui qu'importe, s'il en est ainsi, et d'une manière durable, et dès lors il ne reste plus qu'à se réjouir parce qu'un musicien jeune et français aura lancé sur la scène de l'Opéra sa fanfare triomphale, dùt cette fanfare fatiguer un peu les oreilles délicates, comme elle fait les lèvres des instrumentistes.

§

On a pu lire récemment dans les journaux la lettre par laquelle un vieil habitué de l'Opéra-Comique se plaignait que l'ancien répertoire fût trop constamment délaissé, et réclamait spécialement qu'on lui rendit *Mireille*. M. Carré a entendu cette plainte, et, avec sa coutumière bonne grâce, a comblé, et même au delà, les vœux du vieil habitué. Non seulement, en effet, il lui a restitué l'aimable partition de Gounod, mais il l'a augmentée de deux tableaux dont la suppression avait été, on ne sait pourquoi, imposée au maître et consentie par lui. Nous avons donc pu voir l'acte du Rhône, inconnu jusqu'à nos jours, se dérouler dans un décor saisissant, et aussi le dénouement primitif tragique et doux auquel en avait été substitué un autre, plus opéra-comique ; et l'habitué a retrouvé, avec plaisir, j'en suis certain, *la chanson de Magali* et le *chœur des SGANARELLES*, comme écrivait une femme du monde, passionnée de musique, mais qui confond volontiers Molière avec Gounod.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Expositions Ten-Cate. — Maxime Maufra. — René Seyssaud. — Vincent Van Gogh.

Consciencieusement, quelques artistes, à l'ombre tandis que resplendissent des efforts plus éclatants en pleine lumière, tra-